evaluative manoeuvres of criticism that are based on unexamined bipolar oppositions. One of his targets in the discussion of "rhetorical games" is the opposition between schemes and tropes, "figures of sound" and "figures of thought," which facilitates the dismissal of rhetorical experiment in the "early" plays as superficial *appliqué*, and privileges metaphor and related figures identified with mature Shakespearean practice as serious and semantically charged. "Another scheme, another theme" (p. 253) is Elam's rallying cry in his effort to rehabilitate the schemes by demonstrating correlations between formal patterns of the words and structural patterns of the narrative – between, for example, *chiasmus* and the crossed couplings of lovers in the dance scene of *Love's Labour's Lost*. But at the heart of Elam's final chapter is his deconstruction of the plain speech/painted rhetoric opposition which he places at the centre of debate not only in *Love's Labour's Lost* but in Renaissance linguistic controversy, whether in theology, the new science, philosophy, or education. Elam's ironic reading of the recantation of "taffeta phrases" in *Love's Labour's Lost* is not new except in some of its details. But what becomes apparent here is that Elam's defence of what some have found objectionable in the verbal dalliance of Shakespeare's comedy is also self-defence. For every rhetorical gesture and "abuse" of language that Elam illustrates and rehabilitates in Shakespearean comic practice is reproduced in the showmanship of Elam's own critical performance, from the dizzying "phonetic metaplasm" of "Petruchio (that pure Perlocutio)" (p. 231) and "genuine (rather than phoney) *phoné*" (p. 264) to such "ynkehorne termes . . . sought out of strange languages" (p. 265) as "*nuda veritas* issues," "actantial scheme," "*flatus vocis*," "*énoncé*," "infelicity," "anti-tropicality," "introjection of the referent," "illocutionary uptake," "*vis verborum*," "interlinguistic games," "size marker." The interminable play of the signifiers in Elam's own writing suggests that he subscribes to that position, currently fashionable, which levels the distinction between critic and literary artist, the position announced in Roland Barthes' imperative: "Let the commentary be a text." It seems likely that the opacity of this "text" brought more pleasure to its author than to its reader. Nonetheless, it would be unfortunate if the extreme difficulty of Elam's self-reflexive rhetoric discouraged readers from responding to his radical challenges of critical orthodoxies.

A. LYNNE MAGNUSSON, *University of Waterloo*

Glyn P. Norton. *The Ideology and Language of Translation in Renaissance France and their Humanist Antecedents*. Genève: Droz, 1984. (Travaux d'Humanisme et Renaissance No. CCI). Pp. 361.

L'essor de la traduction à l'époque de la Renaissance a déjà fait l'objet de nombreux travaux. Mais il reste beaucoup à faire avant qu'un ne soit en mesure d'écrire l'ouvrage de synthèse qui rendrait compte, dans toute sa complexité, de l'activité traductrice de ce temps pour l'ensemble des littératures européennes. L'ouvrage de G.P. Norton a d'abord le mérite de définir strictement, par son titre même, le champ d'opération que l'auteur s'est fixé. Il ne s'occupera pas de la *pratique* de la traduction; il cherchera seulement quelle *idéologie* sous-tend alors en

France les démarches des traducteurs et par quel *langage* s'expriment ces idées. Enquête, on le voit, qui vise à la profondeur plus qu'à l'extension.

Comme on pouvait s'y attendre, cette idéologie n'est ni simple ni claire. A travers la diversité des sources textuelles, deux concepts directeurs paraissent émerger. Le premier considère le langage comme un réseau de dénominations couvrant une réalité commune, si bien que le problème, pour passer d'une langue à l'autre, se situerait au niveau de la *lettre* et relèverait, somme toute, de la cryptographie. Le second se fait du langage une idée plus dynamique: la parole résiste à l'expression tout autant qu'elle s'y prête, la pensée toujours aux prises avec le répertoire instable des mots; vue sous cet angle, la traduction ne peut être que *ré-invention*, *re-découverte*. Ces deux attitudes parviendront plus ou moins à cohabiter, grâce à l'outil par excellence de la Renaissance: la Philologie.

D'où les théoriciens français ont-ils hérité ces concepts? Des humanistes des XIV^e et XV^e siècles, principalement italiens: Salutati, qui semble bien être le premier à donner de la traduction une formule créatrice dépassant l'utilisation pédagogique; Leonardo Bruni, animé de la conviction qu'un discours rhétoriquement orienté conduit à la réalité par l'illusion; Giannozzo Manetti, qui rejette l'opposition simpliste des traductions *ad verbum* ou *ad sensum*, pour imaginer un réseau de stratégies qui se plieront à la nature des textes à traduire.

Il va de soi que ces humanistes faisaient état des réflexions léguées par les auteurs anciens dans ce domaine: Cicéron, Horace, Quintilien, saint Jérôme. Non sans les déformer parfois, témoin la mauvaise lecture faite des vers d'Horace (*Ars poetica*, 133-34): "*nec verbo verbum curabis reddere fidus / Interpres...*" Toute la première partie du livre de G.P. Norton est consacrée à suivre la fortune de cette expression parmi les théoriciens, qui en usent généralement pour mettre les traducteurs en garde contre l'asservissement au mot-à-mot, selon la vieille interprétation et en dépit des philologues (Glenn Feldman, Jacques Peletier), qui démontrent par le contexte horatien que le poète latin voulait dire à peu près le contraire.

Une seconde partie explore ce que l'auteur appelle le "tempérament littéraliste" en passant en revue les déclarations d'une dizaine de traducteurs français. La pratique pédagogique, illustrée par l'exemple du Collège de Guyenne, explique en partie la persistance du sentiment, au cours du siècle, que la traduction n'est pas un exercice abstrait, mais un processus qui prend place *matériellement* dans l'espace. Les textes cités, tirés principalement des préfaces, sont d'un intérêt divers. La plupart insistent sur la nécessité de trouver un équilibre entre la lettre et le sens, d'observer une "convenance" entre "parole" et "sentence" (Pierre Fabri) ou sur la place fonctionnelle de la grammaire dans un programme complet de traduction (Robert Estienne, Louis Meigret). Le renouveau d'intérêt pour les anciens théoriciens (Cicéron, Quintilien) a fortifié les préceptes rhétoriques dans les années trente et le "littéralisme" s'est affiné dans la seconde moitié du siècle. Avec Guillaume Durant, avec Blaise de Vigenère, on voit l'art de traduire mis en parallèle avec l'art de peindre et, par une sorte de "trompe-l'oeil," se créer la distance culturelle et la perspective historique.

La troisième partie, intitulée "Vocabulaire de l'expression," s'intéresse plus spécialement au courant rhétorique et aux fameux opuscule d'Etienne Dolet sur la

Maniere de bien traduire d'une langue en aultre (1540). On nous rappelle que son aspect schématique s'explique par le fait qu'il ne constitue qu'une partie du grand ouvrage que Dolet méditait sur l'*Orateur*. Pourtant, malgré ses faiblesses, c'est là que se trouve la première conceptualisation pour le vernaculaire d'un plan de traduction inspiré par la tradition rhétorique. Une oeuvre peu connue de Joachim Périon: *De optimo genere interpretandi commentarii*, parue à la même date, converge en gros avec les idées exprimées par Dolet.

Une grande place est accordée à l'analyse sémantique du terme *phrasis*. En général, la "phrase" est alors la "façon de parler" et prend rarement, comme chez Jacques Peletier, le sens moderne de "segment de discours." A signaler deux ouvrages, dont l'importance a été méconnue, *Le Devis de la langue française* (1559) et le *Second devis de la langue française* (1560) d'Abel Mathieu (qui cherche à substituer à "phrase" le mot "nerf"): ils réalisent, à certains égards, l'*Orateur* que Dolet n'a pas écrit.

Si les deux chapitres sur *constructio* et *phrasis* montrent essentiellement comment la brisure du texte-source se transpose en acte d'écriture, le dernier chapitre développe largement la notion d'énergie verbale. Energie, mot fascinant, qui suggère que le langage est capable de ranimer un passé mort, de concrétiser un texte absent. En fait, deux mots grecs ont gravité l'un autour de l'autre avant que l'un d'eux soit éliminé: *energeia* (force en action) et *enargeia* (clarté, éclat). La langue a eu vite fait de confondre, à la faveur d'une quasi-homophonie, "enargie" et "energie" – la résultat iconique du langage et sa genèse psychique. Si le premier terme a disparu, "energie" est resté un mot-clé pour nombre de théoriciens du XVI^e siècle: Macault, Sébillet, Du Bellay, Peletier, Mathieu. L'énergie est la qualité première qui permettra au traducteur de transcender la surface de l'écriture et de donner vie au texte qu'il produit.

A retenir de la conclusion l'ingénieuse idée que, dans la pensée humaniste, la traduction trouve sa place logique dans le grand mouvement conjoint de la *translatio imperii* et de la *translatio studii*. N'est-ce pas elle surtout qui fait entrer de larges tranches du passé humain dans la conscience du monde moderne?

Tout au long du développement, l'analyse est subtile et nuancée. Oserai-je dire: un peu trop? Il faut parfois de bons yeux pour discerner des attitudes contrastées entre des déclarations qui semblent foncièrement les mêmes, le grand refrain étant que la meilleure façon de traduire est *paene ad verbum*. Il était difficile de mentionner une quantité de noms sans que la table des matières fasse figure de catalogue. G.P. Norton a su l'éviter. La rançon d'un tel plan est qu'il est nécessaire d'aller chercher en divers endroits du livre ce qui a trait au même écrivain. Aussi bien, l'étiquette signalétique qui suit chaque nom dans les sous-chapitres (ex.: *Barthelemy Aneau: Letter as Icon; Joachim Périon: The Internalized Text, etc.*) n'est pas toujours claire ni justifiée; il y a là une recherche systématique qui ne me paraît pas exempte d'artifice.

Il est presque inévitable que les spécialistes de la Renaissance soient hantés par l'humanisme. On soupçonne ici cet insidieux penchant à mettre l'accent sur l'héritage gréco-latin et à négliger le reste du discours social. Or, quand on embrasse, tout préjugé mis à part, le corpus des traductions faites en France au XVI^e siècle, on est étonné par le petit nombre de textes fournis par les auteurs anciens comparés à la masse des ouvrages de piété, de morale, d'érudition, d'agrè-

ment, etc. traduits d'écrivains médio- ou néo-latins, italiens, espagnols et autres. C'est ainsi que, parmi la soixantaine de traductions publiées par Gabriel Chappuys, le plus fécond des traducteurs français du temps, on ne découvrira pas un seul auteur classique. Peut-être que les grands praticiens ne sont que de piètres théoriciens; mais on est quelque peu déçu que Chappuys ne soit mentionné qu'en passant et que ne figure pas à l'Index le nom d'Herberay des Essarts, qui fut presque aussi illustre qu'Amyot. A ce propos se pose la question: ne serait-il pas intéressant de dépasser les déclarations formelles des traducteurs et de rechercher dans les textes leur *idéologie inavouée*? Mais n'en faisons pas grief à l'auteur: une telle enquête sortirait des limites du présent volume; on doit souhaiter qu'elle fasse prochainement l'objet d'un autre volume.

Il faudrait aussi ne pas élever trop haut la barrière rituellement dressée entre le Moyen âge français et la Renaissance. Il est raisonnable, sans doute, d'aller chercher chez les humanistes italiens l'origine des idées qui animent en France les théoriciens de la traduction. Mais il ne serait pas mauvais d'examiner de plus près la longue lignée des "translateurs" médiévaux, dont les "prohesmes" ou "excusations" sont souvent fort explicites. Un exemple entre cent, ce texte de Jean d'Antioche, qui a mis en français, en 1282, la *Rettorique de Marc Tullies Cyceron*:

Chascune lengue si a ses praoprietez et sa maniere de parler, et por ce nul translateor o interpreteor ne porroit jamais bien translater d'une lengue a autre s'il ne s'enformast a la maniere et as propprietez de cele lengue en qui il translate. Por laquele chose il covint au translateor de cest science de translater aucune fois parole por parole, et aucune fois et plus sovent sentence por sentence, et aucune fois por la grant obsculté de la sentence li covint il sozjoindre et acceistre.

Ces quelques réserves mises à part, on saura gré à G.P. Norton de nous avoir donné un livre solidement pensé et richement documenté, qui constitue, pour parler comme Blaise de Vigenère – un des plus remarquables traducteurs de la Renaissance française – "une grande panerée d'herbes," dont on obtiendra par triage une "exquise salade."

PAUL CHAVY, *Dalhousie University*